

Lettres canadiennes-françaises

Le vol des oies sauvages

Jean Éthier-Blais

Volume 2, numéro 1, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036220ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036220ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Éthier-Blais, J. (1966). Lettres canadiennes-françaises : le vol des oies sauvages. *Études françaises*, 2(1), 99–105. <https://doi.org/10.7202/036220ar>

LETTRES CANADIENNES-FRANÇAISES

LE VOL DES OIES SAUVAGES

L'abbé Félix-Antoine Savard est né à Québec en 1896. Il a fait ses études au Séminaire de Chicoutimi, à l'orée de la forêt vierge et du pays des lacs innombrables. C'est en écoutant mugir le vent du Nord (celui auquel Alfred Desrochers a consacré un poème retentissant) et battre la neige contre les fenêtres qu'il a fait son grec. La lumière de l'Attique brûlait à l'intérieur cependant que la nature canadienne entourait de neige la ville perdue. Prêtre, il part évangéliser les pays de colonisation, leur apporter son âme. L'abbé Savard est un enthousiaste, l'un de ces hommes rares qui aiment chanter en plein vent. Son lyrisme est contenu dans ces cris face à la nature. Dès son enfance, il rêvait exploits gigantesques, où la patrie serait intimement liée à l'héroïsme. « Ô patrie, écrit-il, tu vivais intensément en moi... Entre toi, inconnue, méconnue, et les récits qui constituaient le signe et la gloire d'autres peuples, je ne cessais de nouer des liens. » C'est parmi les gens de la terre et des bois qu'il veut, d'abord, tracer la ligne de son destin. Le missionnaire qui court d'un village à l'autre se repaît de cette nature grandiose; il en entend la voix, il en saisit l'âpre besoin de domination. Cette voix qui sème la mort sur son passage, nous la retrouvons dans le premier livre de l'abbé Savard: *Menaud maître-draveur* (1937). La nature est, et restera, le premier personnage de cette œuvre.

Elle est d'abord une source constante d'étonnement. La poésie sourd de cette facilité à s'étonner. De l'exclamation « ah! » les Japonais ont tiré la notion de « ahité », qui est la grâce d'étonnement qu'ont certains êtres. Cette grâce est la première vertu d'écrivain de l'abbé Savard; qu'il se penche sur la « typo-

graphie rustique » ou sur les « catégories de la terre et du ciel », c'est avec l'esprit d'apprendre, de se présenter neuf devant les choses, d'établir un contact qui le transfigurera. Qu'il écoute parler un paysan, c'est pour cerner ce qui, en lui, délimite la personne et le type: « La ligne, le nombre, le rapport, les correspondances mystérieuses, les calleuses expériences de la main et du pied, les perceptions de l'ouïe et les trouvailles de l'œil, l'émerveillement, la finesse et la bonté, voilà ce qu'on trouve dans le langage de notre peuple ». Le comté de Charlevoix, où l'amènent ses courses, où sa poésie cherche asile, lui apprendra à connaître le paysan dans la permanence de ses méandres; en lui, il verra d'abord un contemplateur, ensuite un être « accordé », un homme qu'a modelé la nature et qui la transforme dans l'instant même où se consomment avec elle ses épousailles. Le paysan canadien-français prend la nature immense et en fait sa portion de chaque jour; il transforme l'ineffable en domestique et l'abbé Savard hésite dans l'admiration entre ces deux pôles de la vie. Comme les oies sauvages, le poète vole en plein ciel, mais selon un ordre sacré. Ainsi, dans cette vision, le paysan tend la main vers le ciel, le possède et le transforme en une dynamique terrestre. Mais si l'air l'entoure, ce sont le feu et l'eau qui circonscrivent en pratique le rythme de vie du paysan canadien-français, dans l'œuvre de l'abbé Savard. Menaud, chef des hommes, conquérant de la rivière; les humbles paysans de *l'Abatis* (1943) dont l'abbé Savard recueille les propos; les pêcheurs du *Barachois* (1959): tous ces hommes gravitent autour de l'eau et du feu. L'eau, ce sont les aventures, les navigations lointaines, le sens inné des paysages sans fin. Dans sa dernière œuvre, *la Dalle-des-morts*, l'abbé Savard dépeint cette hantise du départ qu'ont les hommes canadiens-français, ce désir de fuir en avant, loin de ce que l'un des personnages appelle « les jardins ». Dans une société matriarcale, l'homme se doit de partir; il meurt s'il reste; il mourra peut-être s'il s'en va, mais il mourra de mort d'homme, à la conquête d'un pays. Cet appel se fait entendre dans toute cette œuvre, qui est dirigée, sans peut-être que l'auteur le veuille, contre l'avarice de la société canadienne-française, contre le sédentaire; œuvre écrite à la louange de l'homme qui rejette le monde douillet des femmes et choisit l'appartenance à l'inconnu. Le feu ennemi, c'est la chaleur de l'âtre, l'homme brisé dans sa quête de symboles lointains, celui qui défriche, qui s'installe, celui que méprise Menaud, alors qu'il flotte sur le fleuve, emporté par des troncs d'arbres. Cette terre sur laquelle se dresse une maison que réchauffe le feu, cette terre est ingrate;

elle nourrit son homme à la fois et l'asservit. De grandes flambées de malheurs l'animent. Le paysan, aux prises avec cette nature, la même toute cruelle que dépeindra Ringuet dans *Trente Arpents* se transforme en personnage tragique: « Il a l'intelligence d'une nature au fond de laquelle il voit toujours quelques troublants présages de revers ». En sorte que l'histoire du paysan canadien-français est celle d'un homme attaché malgré lui à ses champs et qui regarde constamment au loin, la main au front, vers cet horizon d'où on ne revient pas. Menaud galopant sur les flots comme un danseur est le symbole de l'agitation de cette vie rêvée. L'œuvre de l'abbé Savard est consacrée à l'exaltation de la nature, non à son amour; car elle détruit le mythe de l'homme heureux dans la vie des champs. Ce n'est pas sans raison que, malgré les appels frénétiques à rester cloué au sol, le paysan canadien-français a tout quitté pour se réfugier dans les villes, sous forme de prolétaire. La nature l'avait parfois enchaîné, parfois trahi. Cette même nature tue l'âme de Menaud, elle tue son fils. L'homme cède devant elle et l'adore, car elle est immense. Mais il ne l'aime pas. Les « troublants présages de revers » se transforment trop facilement en réalité. Le héros de *la Dalle-des-morts* courra lui aussi, comme son ancêtre Menaud, se perdre dans les rapides. L'aventure est irrésistible; toutefois, au bout des longs *treks* à pied et en canoë, l'homme se trouve face à face avec la mort. Le rêve d'un peuple se résout dans cet embrassement.

Entre cette nature sans pitié et la patrie, l'abbé Savard crée une étroite filiation. *Menaud maître-draveur* reste son livre le plus célèbre, le mieux conçu, celui dont les ramifications sensibles s'étendent le plus loin. La tragédie du patriotisme de la nature s'y déroule. Menaud, homme fort, patriarche, qui hait tout ce qui n'est pas lui et de son sang, veut reconquérir la forêt natale, l'arracher à l'étreinte des « étrangers » dont l'argent l'a conquise. Avec ses « draveurs », hommes liges qui, comme lui, abattent les arbres, les dépouillent, les font glisser jusqu'à la rivière et les accompagnent dans leur descente périlleuse et printanière vers les scieries, Menaud se gorge de la vie et de la mort de la forêt. La nature seule existe à ses yeux, et il l'associe étroitement à ce qu'il est, lui, Canadien français. C'est parce qu'il est tel et que ses ancêtres l'ont été avant lui, qu'il a le droit de régenter les éléments, de faire chanter le vent, danser les eaux, crépiter le feu. Autour des braises, les draveurs s'ébrouent et disent. À cette mystique, Menaud sacrifie son fils; emporté par le courant, Joson mourra sous les eaux déchaînées. On le retrouvera au cours d'une page immortelle et

Menaud, son fils dans les bras, montera dans la nuit vers la forêt magique, père offrant ce qui lui est le plus cher au dieu qui a faim. Mais Joson n'est qu'un intermédiaire propitiatoire. Menaud lui-même succombera. Il deviendra fou, hurlera des slogans. « Et le pauvre homme se reprochait d'avoir entraîné son fils dans la violence des choses, de l'avoir dérouté loin des conseils de la défunte, d'avoir poussé même, dans le péril, cette nature ardente, nerveuse, qui demandait toujours ... Depuis que l'étranger y avait mis la patte, il avait cru entendre pâtir le domaine de ses pères; et c'est pour cela surtout qu'il y revenait, de son ancien pas de maître, lui jeter des espoirs de délivrance. » La folie de Menaud est un « avertissement »; c'est un vieux sage qui le dit. Elle est, elle aussi, un présage. Il n'est pas certain que « la tempête et la nuit » l'aient emporté. Le fils de Menaud est mort; mais sa fille, Marie, est là qui regarde, elle aussi, comme son père, vers la forêt. Comme dans *Maria Chapdelaine*, ce sont les femmes qui prennent la relève.

Cet appel à la fidélité aux traditions s'accompagne d'un indéniabre repliement sur soi; l'œuvre de l'abbé Savard repose sur le refus d'accepter le changement, quel qu'il soit, et sur la mystique de la continuité inexorable de la nation. Le lien qu'il établit entre l'homme et la terre est si puissant, si grave que l'homme ne peut vivre que dans la mesure où son sol est à lui. La perd-il qu'il devient fou. La mort de Joson signifie à Menaud qu'il lui faudra, lui aussi, disparaître, avec son cœur, « le plus humain de tous les cœurs humains ». Ses hommes dans la forêt écoutaient les histoires d'autrefois avec un air de regret. « Toutes ces belles choses ne reviendraient peut-être jamais plus. » Et le vrai destin de Menaud, c'est de « piquer dans le noir » en pleurant.

Dans cette optique, l'abbé Savard est le successeur naturel de Louis Hémon. La terre immobile est un ersatz. C'est le thème de *la Minuit* (1948). Les habitants de Saint-Basque vivent heureux, dans la paix. Le soleil, la forêt giboyeuse, la terre inépuisable composent un tableau idyllique; la perfection de la langue de l'abbé Savard fait le reste. Mais voici qu'un étranger, (un autre, un réformateur, qui n'est pas guidé par les vieilles habitudes) héraut d'une ère nouvelle, non pas de pauvreté mais de justice, arrive. Il soulève les passions, mais la justice ne vient pas. C'est l'étoile de Noël qui luira de nouveau, ce sont les petits bergers qui, comme à l'accoutumée, chanteront la bonne nouvelle. Il ne faut rien changer. « Ils écoutaient. C'était consolant pour eux de voir tous les hommes apaisés, et que personne ne parlait plus de violence et de

partage. Ils se réjouirent, au fond d'eux-mêmes, de cette grâce de Noël qui semblait étendre sur leurs biens, une paix immense et définitive. » Il suffit de retourner à l'Évangile, à cet « espoir qui ne sera jamais confondu ». On ne peut nier la pureté, et dans son ordre, la grandeur de cette foi. Il n'en reste pas moins que, par le décousu de l'argument et la mièvrerie des images et des situations (faits dont l'abbé Savard n'est pas coutumier), *la Minuit* est une œuvre à laquelle le souffle et la véracité manquent. C'est dans ce roman qu'apparaît la vue parfois rigide qu'a l'abbé Savard des êtres et des choses. Son univers est livré au combat des bons et des méchants. D'une part, il y a les Canadiens français traditionnels, perdus dans des villages, eux-mêmes perdus dans la forêt, qui acceptent cette vie monotone avec courage. L'une des femmes est savante en herbes et en potions. L'être de nature n'est jamais loin de ces person-nages. D'autre part, il y a les « étrangers » qui ont pris possession du sol, qui dominent de haut les pauvres Canadiens français, ou bien les réformateurs qui croient au médecin plus qu'à la science des philtres. Ceux-ci doivent périr. Ils ne savent pas reconnaître ce qui est vrai. Ils mentent parce qu'ils ne sont pas en rapport créateur avec la nature; ils ont vécu ailleurs; ils viennent de loin. Ils ne sourdent pas du sol et du sang.

Ce qu'au centre de son œuvre souhaite l'abbé Savard, c'est une orientation nouvelle et impossible de son peuple. Il veut simplifier l'homme, le rendre heureux grâce à de sereines lois fondées sur celles de la nature. Que l'homme retourne à la terre pour laquelle il est fait ! Qu'il revienne à la nature ! Mais ne se loge-t-il pas dans cette vision de la réalité une contradiction ? Pour être heureux et s'épanouir, l'homme canadien-français doit redevenir le maître de son patrimoine. Mais cela lui est impossible, faute de miracles. Et les miracles n'abondent pas dans cette œuvre; il n'y aura pas de miracle pour Menaud qui devient tout simplement un symbole parmi d'autres. Dès qu'il veut prophétiser, que fait le maître-draveur ? Il clame des passages de *Maria Chapdelaine*. Sa conception du monde est empruntée, livresque; l'homme de la nature vit de mots, de phrases qui n'ont galvanisé son âme que parce qu'ils rejettent le naturel. Lorsque Maria Chapdelaine, dans le roman de Louis Hémon, proférait la permanence de sa race dans l'être, elle exprimait un besoin fondamental de son temps. Les Canadiens français, dans leur ensemble, pensaient ainsi avec cette gauche violence et Louis Hémon, étranger inspiré qui connaissait parfaitement la France et l'Angleterre, a pu saisir à l'état brut la force de cet irrédentisme. Maria Chapdelaine est devenue, grâce à lui, une prophétesse nationale. Menaud n'est pas pro-

phète; il est victime, tout comme le père Chapdelaine. Il est le père Chapdelaine qui répète avec amour, fierté et étonnement, les propos miraculeux de sa fille. C'est par les femmes que, dans cette société, se transmet le flambeau sybillin; Maria Chapdelaine, Marie fille de Menaud, dans *la Dalle-des-morts*, Délie. C'est là, craignons-le, le signe de l'impuissance. Les femmes prophétisent parce que les hommes n'agissent pas. Elles chantent ce qu'elles espèrent qui sera, ce qu'elles espèrent que feront un jour les hommes. Elles témoignent à leur façon de la lâcheté de l'homme canadien-français, en assumant seules l'avenir. Elles sont comme ces oies sauvages dont toute l'œuvre de l'abbé Savard est parsemée, qui volent dans le ciel bleu, fidèles, exactes au rendez-vous avec le destin.

« — Les oies ! les oies ! crièrent les enfants.

« En effet, de longues volées filaient vers le sud. Les familles ensemble, elles s'en allaient, heureuses, fuyant l'hiver; dans les hauteurs, quelques-unes se voyaient toutes plumagées d'or et qui semblaient emporter le soleil. »

C'est un beau rêve que l'œuvre de l'abbé Savard, mais un rêve impossible; l'œuvre est donc tragique. Tout ne s'y résout que par la mort, la violence, les appels désespérés. Lorsque l'abbé Savard décrit un paysan ou un pêcheur, il le situe dans le monde du calme et de l'acceptation. Mais que ses personnages bougent, aussitôt ils courent vers la tragédie, emportés par des tourbillons de phrases toutes faites. Ces livres si lourds de poésie, qui se veulent de pacification, représentent dans la réalité une sorte secrète d'exotisme intérieur. Le passé triomphe. Il revit avec passion dans le monde des formes.

L'œuvre de l'abbé Savard se situe donc au niveau de l'évocation. Son lyrisme est poignant, qui transmet la notion d'impuissance. Le mode exclamatif, que l'abbé Savard utilise beaucoup, souligne à quel point cette pensée est tendue et souhaite que ce qu'elle exprime devienne le vrai. La beauté de la phrase est instinctive; les mots rares et anciens y prennent naturellement place puisqu'ils se situent dans le temps de cette pensée ancienne. L'abbé Savard ne s'éloigne pas d'un monde où l'ordre règne avec la beauté. Il écrit, du vol des oies sauvages: « C'est une démocratie qu'il nous serait utile d'étudier pour le droit et ferme vouloir collectif, pour l'obéissance allègre à la discipline de l'alignement, pour cette vertu de l'oie-capitaine qui, son gouvernement épuisé, cède à une autre, reprend tout simplement la file, sans autre préoccupation que sa propre eurythmie, sans autre récompense que le chant de ses ailes derrière d'autres ailes et la victoire de l'espace parcouru. » (*L'Abatis*)

Le triangle sacré des hoplites n'était pas autre. C'est cette aspiration à ce qui n'est plus, c'est cette générosité dans l'interprétation du passé qui donnent à l'œuvre de l'abbé Savard son rythme intérieur; ce sont elles qui situent cette pensée en dehors du temps; enfin, c'est cette générosité qui permet aux mots de se détacher et de vivre par-delà les contingences historiques de l'heure dont l'abbé Savard inspiré, dominé par sa foi, familier des rêves, n'a, de toutes façons, cure.

JEAN ÉTHIER-BLAIS
(Montréal)